



Comment ca s'écrit Pablo de Santis sang dessus dessous

Par MATHIEU LINDON



«**C**'était comme demander de l'aide pour lutter contre un monstre de cauchemar. Une arme du monde réel n'aurait servi à rien. Il fallait trouver la solution dans le cauchemar même.»

Comme les héros des quatre précédents romans traduits de l'Argentin né en 1963 (la Traduction, le Théâtre de la mémoire, la Calligraphie de Voltaire et le Cercle des douze, tous chez Métailié), le narrateur de la *Soif primordiale* de Pablo de Santis se retrouve aux prises avec une existence non-euclidienne où les univers parallèles se croisent et se recroisent bien avant l'infini.

Tout commence par un livre. «Chez moi, il n'y avait pas de livres. J'ai vu un livre pour la première fois le jour où j'ai brisé une vitre de l'école avec un lance-pierres formé d'une branche en Y, de deux lanières de chambre à air et d'un morceau de cuir.» L'ambition du garçon est d'impressionner une fille dans la cour de récréation, de cette manière car il avait «l'impression que le monde des mots

«Bandes dessinées, tangos, romans policiers : tôt ou tard, nous découvrons qu'ils disent la vérité.»

était pauvre et insuffisant et que je n'arriverais à rien avec des formules de politesse, des plaisanteries ou des insultes». La fille se blesse en ramassant le verre de sorte que surgit sur sa main une «goutte de sang» qui ne frappe que lui. «Dans la vie réelle il y avait aussi des choses qui restaient cachées entre des pages non massicotées», lit-on en haut de la troisième page. Trois pages avant la fin du roman : «Toute ma vie s'était déroulée parmi des livres aux pages collées. Le moment était venu de voir ce qu'il y avait dedans.» Il s'agit d'être un bon lecteur pour bien se dépêtrer de l'existence. «Nous croyons que toutes nos décisions sont hasardeuses, qu'elles ne sont pas liées, jusqu'à ce qu'apparaisse, nette et tardive, la phrase cachée.»

Le roman se déroule dans un univers (Buenos Aires des années 50) à la fois lointain et oppressant où un «ministère de l'Occulte» surveille «l'activité des spirites, des devins, des sectes». «Nous avons tous un ennemi que nous ne soupçonnons pas», apprend ainsi le narrateur à qui on précise : «Je suis sûr qu'il y a quelque part quelqu'un qui donnerait son bras droit pour vous voir mort.» Il serait faux de croire que l'«occultisme est la métaphysique des idiots». Ceux que chassent en priorité les employés de cet étrange ministère sont «les antiquaires» (le titre original du roman est *los Anticuarios*), non pas des vendeurs d'ancien mais «quelqu'un qui n'est pas affecté par le passage du temps ni par la maladie et qui ne peut connaître qu'une mort vio-

lente». C'est dans le monde des nouveaux vampires que se déroule *la Soif primordiale*, chez ceux qui ont trouvé un élixir leur évitant d'être pris d'un coup de sang et de troubler l'ordre public dès qu'ils manquent de liquide. Le narrateur, et le lecteur avec lui, se familiarise avec cette atmosphère inattendue où divers corps de métier poursuivent des stratégies mystérieuses et opposées. «*Contrairement aux journalistes, que j'étais habitué à fréquenter, capables de dire n'importe quoi sans réfléchir une seconde, ces professeurs allaient me paraître d'une prudence exemplaire tout au long de la journée. Ils réfléchissaient systématiquement avant de parler, faisant ainsi de toute conversation une longue partie de poker.*» Et que dire des policiers et des libraires ? C'est la tension d'une partie de poker qui tient l'ensemble du roman : on ne connaît le jeu de personne et on ne sait pas qui bluffe.

L'intelligence et l'humour de Pablo de Santis trouvent la distance et la proximité exactes pour mêler les thèmes du roman populaire. «*L'amour fait de nous des inspecteurs de police, de méthodiques fonctionnaires. Nous analysons les preuves et nous établissons des liens entre des faits isolés. [...]* Je m'étais rapproché de Luisa sans rien comprendre, et maintenant,

ainsi que l'exige la folie amoureuse, je comprenais tout, je comprenais trop.» C'est aussi que «*les jolies femmes vivent dans un monde distinct, dans une Suisse privée, où tout le monde est ponctuel et personne ne rate un rendez-vous*». N'importe qui, au hasard d'une transfusion, peut se retrouver avec un sang «*infecté d'immortalité*». L'utilité des choses est sujette à diverses interprétations et celle des rêves est une science dangereuse. «*Dans les rêves, les livres ne servent jamais à lire.*» Et il ne faut jamais perdre de vue que les victimes de «*la soif primordiale*» s'estiment «*les seuls à avoir le droit de parler d'amour impossible*». «*Les romans policiers font semblant d'être rationalistes, mais ils sont tout ce qui nous reste de la mystique*», lit-on une quinzaine de pages avant que l'aphorisme ne soit précisé : «*Bandes dessinées, tangos, romans policiers : tôt ou tard, nous découvrirons qu'ils disent la vérité.*» On comprend que les enquêteurs, chez Pablo de Santis, sont mille fois plus dépourvus d'a priori que les détectives traditionnels. Cela leur sert d'autant plus qu'ils sont confrontés à des mystères auxquels ont échappé Sherlock Holmes et Hercule Poirot : «*Et maintenant passons aux choses sérieuses : laissez-moi vous expliquer comme on gère une librairie.*»

PABLO DE SANTIS *La Soif primordiale*

Traduit de l'espagnol (Argentine) par
François Gaudry. **Métailié** 248 pp., 18,50€.